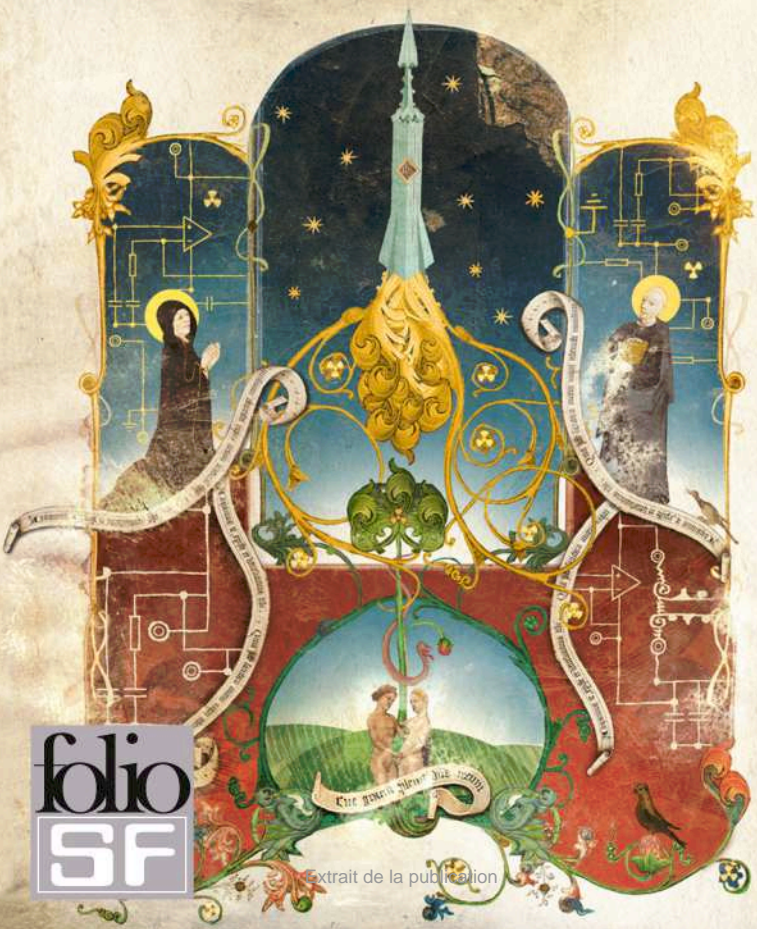


Walter M.

# Miller Jr.

Un cantique  
pour Leibowitz



folio  
SF

Extrait de la publication

FOLIO SCIENCE-FICTION

Walter M. Miller Jr.

# Un cantique pour Leibowitz

*Traduit de l'américain  
par Claude Saunier*

*Présente édition revue  
et complétée par Thomas Day*

Gallimard

Cet ouvrage a été précédemment publié  
dans la collection Présence du futur aux Éditions Denoël.

*Titre original :*

A CANTICLE FOR LEIBOWITZ

© *Walter M. Miller Jr., 1959.*

© *Éditions Denoël, 1961-2002, pour la traduction française.*

Pilote de chasse pendant la Seconde Guerre mondiale, Walter M. Miller Jr. (1922-1996) a tiré de cette expérience traumatisante les fondements de l'un des chefs-d'œuvre de la science-fiction : *Un cantique pour Leibowitz*, qui remporta le prix Hugo en 1961, et qui longtemps demeura son unique roman.

Récit ironique et cruel de la vaine reconstruction de la civilisation après un conflit atomique, ce livre a tardivement fait l'objet d'une suite, *L'héritage de saint Leibowitz*, laissée inachevée à la mort de Miller et complétée par l'écrivain Terry Bisson.

Auteur d'une œuvre aussi brève que brillante, Walter M. Miller n'a par ailleurs écrit que quelques nouvelles — réunies dans le recueil *Humanité provisoire* — qui figurent parmi les plus raffinées du genre.



La présente édition d'*Un cantique pour Leibowitz* a été établie à partir de l'édition publiée en 1997 chez Bantam Books, considérée comme l'édition de référence. Comparée à l'édition Denoël (« Présence du futur », n° 146) qui datait de 1961, la dédicace, les remerciements de l'auteur ont été rétablis ainsi que certaines parties du texte qui avaient été « oubliées ». Le traducteur-rewriter tient à remercier Jean-Daniel Brèque, Pierre-Paul Durastanti, Yvon Girard, Sébastien Guillot, Michelle Lapautre, Jean-Pierre Pugi et Olivier Rubinstein qui ont rendu ce travail possible.

T. D.





*Une dédicace*

*n'est qu'une égratignure qui démange.*

*Pour Anne qui,*

*dans son sein, accueille Rachel*

*qui, comme une muse,*

*guide ma chanson maladroite*

*et glousse entre les lignes*

*... Avec ma bénédiction, Jeune Fille*

Walter



## REMERCIEMENTS

L'auteur exprime ici sa reconnaissance et sa gratitude à tous ceux qui l'ont aidé, contribuant de différentes façons à l'existence de ce livre.

Il remercie spécialement et explicitement les personnes suivantes : M. et Mme W. W. Miller Senior ; MM. Don Congdon, Anthony Boucher et Alan Williams ; le Dr Marshal Taxay ; le révérend Alvin Burgraff C.S.P. ; saint Francis et sainte Claire ; et Marie. Tous pour des raisons qu'eux seuls connaissent.



*Fiat homo*



Frère Francis Gerard de l'Utah, occupé à observer son jeûne de carême au beau milieu du désert, n'aurait sans doute jamais découvert les documents sacrés sans le pèlerin en guenilles qui apparut dans la brume de chaleur.

Le novice n'avait encore jamais vu de pèlerin en guenilles. Il n'accepta l'existence de celui-ci qu'une fois remis de la peur paralysante que lui avait causée l'apparition à l'horizon de ce point indécis. Sans jambes, avec une tête minuscule, il se matérialisa hors des reflets miroitants de la route défoncée. Il avait l'air d'avancer en se tortillant plutôt que de marcher, ce qui poussa frère Francis à agripper le crucifix de son rosaire et à murmurer un Ave ou deux. La chose qui approchait évoquait les minuscules apparitions engendrées par les démons de la chaleur quand ceux-ci torturaient la terre en plein midi, heure à laquelle toutes les créatures du désert capables de se mouvoir (exception faite des busards et des ermites tel Francis) restaient immobiles dans leurs terriers ou cachées derrière un rocher pour se protéger de la férocité du soleil. Seule une chose monstrueuse, surnaturelle, ou un homme à l'esprit

dérangé, pouvait marcher de son plein gré sur cette piste, à midi.

Frère Francis ajouta hâtivement une prière à saint Raul le Cyclopéen, patron des Êtres Diffformes, pour se protéger des malheureuses ouailles du saint. (Car qui pouvait ignorer qu'il y avait alors des monstres sur cette terre ? Ce qui naissait vivant, de par les lois de l'Église et celles de la Nature, devait continuer à vivre, souffrir et atteindre la maturité si possible, aidé en cela par ceux qui l'avaient engendré. La loi n'était pas toujours respectée, assez néanmoins pour entretenir une population clairsemée de monstres adultes, qui choisissaient souvent les landes les plus reculées pour y errer à l'aventure et rôder la nuit autour des campements.) Enfin, l'apparition se tortilla hors des vapeurs de chaleur, et devint manifestement un pèlerin. Alors frère Francis lâcha son crucifix avec un bref *Amen*.

Le pèlerin, un vieil homme osseux, portait un bâton, un chapeau de paille, une barbe embroussaillée et une outre sur l'épaule. Il mâchait et crachait avec bien trop de plaisir pour être une apparition, et il semblait trop frêle et trop infirme pour pouvoir pratiquer avec succès le métier d'ogre ou celui de voleur de grand chemin. Néanmoins, Francis quitta doucement ce qui devait être le champ de vision du pèlerin pour s'accroupir derrière un tas de pierres, d'où il pouvait observer sans être vu. Les rencontres entre étrangers dans le désert étaient rares, occasions de méfiance mutuelle ; les deux parties se tenaient alors toujours prêtes à une confrontation qui pouvait s'avérer cordiale ou belliqueuse.

Il était rare qu'on vît plus de trois fois par an un laïque ou un étranger voyager sur la vieille route qui passait devant l'abbaye, en dépit de l'oasis qui per-



mettait l'existence de cette congrégation et qui en aurait fait une auberge naturelle. En fait cette route n'avait aucun intérêt pour les voyageurs de l'époque : elle venait de nulle part et ne menait nulle part. Dans des temps reculés, elle avait peut-être été une portion du chemin le plus court entre le Grand Lac Salé et le Vieux El Paso ; au sud de l'abbaye, elle coupait un identique ruban de pierres défoncées qui courait vers l'est et vers l'ouest. C'était le temps et non plus l'homme qui effaçait désormais la croisée des chemins.

Le pèlerin s'approcha assez pour qu'on pût le héler, mais le novice resta derrière son tas de pierres. Les reins du pèlerin étaient réellement ceints d'un morceau de grosse toile sale, son seul vêtement, à part le chapeau et les sandales. Il s'avavançait obstinément, avec un boitillement mécanique, aidant sa jambe infirme de son lourd bâton. Son allure rythmée était celle d'un homme ayant une longue route derrière lui et une longue route à parcourir encore. Mais, avant de pénétrer dans les ruines antiques, il s'arrêta, faisant une pause pour reconnaître le terrain.

Francis s'accroupit encore plus.

En dehors de quelques pierres assez grosses pour fournir un peu de fraîcheur à des portions choisies de l'anatomie, chose utile pour des voyageurs qui connaissent bien le désert, il n'y avait aucune ombre au milieu de ces monticules — restes d'un groupe de bâtiments très anciens. Ce qui était le cas du pèlerin qui chercha rapidement un rocher aux dimensions convenables. Frère Francis nota avec satisfaction qu'il n'agrippait pas tout de suite la pierre pour la tirer. Le pèlerin s'en tint à distance prudente, se servit de son bâton appuyé sur une petite pierre

comme d'un levier et fit bouger la grosse pierre jusqu'à ce que l'inévitable créature bruissante sortît en rampant. Le voyageur tua calmement le serpent avec son bâton et rejeta de côté la dépouille qui se tortillait encore. S'étant ainsi débarrassé de l'occupant de la niche fraîchement révélée, il renversa le rocher selon la méthode habituelle. Il releva alors le morceau de toile qui ceignait ses reins et s'assit, le derrière fripé sur le dessous de la pierre encore relativement frais. Il quitta ses sandales, et pressa la plante de ses pieds sur ce qui avait été le sol sablonneux de la niche. Rafrâchi, il remua les orteils, eut un sourire édenté et se mit à fredonner un petit air, qui bientôt se transforma en une chanson à mi-voix — un dialecte inconnu du novice. Fatigué d'être accroupi, frère Francis s'agita nerveusement.

Tout en chantant, le pèlerin déballa un biscuit et un morceau de fromage. Puis il s'arrêta de chanter, se leva un instant pour s'écrier doucement dans le dialecte du pays: «Béni soit *Adonoi Elohim*, roi de l'Univers, lui qui fait jaillir le pain de la terre.» Une fois les mots récités avec une sorte de chantonnement nasal, il se rassit et se mit à manger.

Ce voyageur venait de loin, en vérité, pensa frère Francis, qui ne connaissait aucun royaume des environs qui fût gouverné par un monarque au nom si peu familier et aux prétentions si étranges. Le vieil homme faisait sans doute un pèlerinage de contrition, se dit frère Francis — peut-être allait-il à la «châsse» de l'abbaye, bien que la «châsse» n'en fût pas encore officiellement une, et que son «saint» ne fût pas encore officiellement un saint. Frère Francis échouait à trouver une autre explication à la présence du vieux vagabond sur cette route qui ne menait nulle part.

Le pèlerin prenait son temps pour manger pain et fromage, et le novice devint de plus en plus agité au fur et à mesure que son anxiété se calmait. La règle de silence pendant le jeûne du carême ne lui permettait pas de converser volontairement avec le vieil homme ; s'il sortait de sa cachette derrière le tas de pierres avant le départ du pèlerin, celui-ci serait bien obligé de le voir et de l'entendre ; et frère Francis n'avait pas le droit de quitter le voisinage de son ermitage avant la fin du carême.

Toujours hésitant, il s'éclaircit la gorge bruyamment, puis se leva.

« Hoouw ! »

Le pain et le fromage du pèlerin s'envolèrent. Le vieil homme saisit son bâton et bondit sur ses pieds.

« Tu pensais me surprendre ? »

Menaçant, le pèlerin brandit son bâton en direction de la silhouette encapuchonnée qui s'était dressée derrière le tas de pierres. Frère Francis remarqua que le bout du bâton était armé d'une pointe de fer. Le novice s'inclina trois fois courtoisement, mais le pèlerin ne tint aucun compte de ses bonnes manières.

« Reste où tu es ! ordonna-t-il, la voix rauque. Garde tes distances, monstre. Je n'ai rien de ce que tu cherches si ce n'est du fromage — et tu peux le prendre. Pour ce qui est de la viande, je ne suis plus que vieux cartilages, mais je me battraï pour les garder. Arrière ! Arrière !

— Attendez... »

Le novice fit une pause. La charité, la simple courtoisie même, passait avant la règle de silence du carême, quand les circonstances exigeaient qu'on parlât ; cependant briser le silence de sa propre volonté rendait frère Francis toujours un peu nerveux.

« Je ne suis pas un monstre, juste un peu nigaud », continua-t-il, en employant la formule de salut que demandait la politesse. Il rejeta son capuchon pour montrer sa coupe de cheveux monacale et les perles de son rosaire. « Savez-vous ce que cela signifie ? »

Le vieil homme demeura encore plusieurs secondes comme un chat prêt à bondir, tandis qu'il étudiait le visage d'adolescent du novice, boursoufflé par les brûlures du soleil. L'erreur du pèlerin avait été bien naturelle. Les créatures grotesques qui rôdaient aux lisières du désert portaient souvent des capuchons, des masques, des robes volumineuses pour cacher leurs tares. Parmi elles, il y avait celles dont la difformité ne s'arrêtait pas au corps, celles qui considéraient quelquefois les voyageurs comme une appréciable source de venaison.

Après un bref examen, le pèlerin se redressa.

« Oh... tu es l'un d'entre eux. » Le pèlerin s'appuya sur son bâton et fronça les sourcils. « C'est l'abbaye de Leibowitz là-bas, n'est-ce pas ? » demanda-t-il, en indiquant le lointain groupe de bâtiments au sud.

Frère Francis s'inclina poliment et fit un signe de tête, les yeux au sol.

« Et que fais-tu ici, dans ces ruines ? »

Le novice ramassa un morceau de pierre crayeuse. Selon les statistiques, il était peu probable que le voyageur sût lire, mais frère Francis décida d'essayer. Les dialectes vulgaires employés par les populations n'avaient ni alphabet ni orthographe ; il inscrivit donc à la craie sur une grosse pierre plate les mots latins pour « Pénitence, Solitude et Silence » puis les écrivit en dessous en anglais ancien, espérant, malgré le désir non avoué qu'il avait de parler à quelqu'un, que le vieil homme comprendrait et le laisserait à sa vigile de carême, forcément solitaire.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Denoël*

UN CANTIQUE POUR LEIBOWITZ (Folio Science-Fiction  
n° 85)

L'HÉRITAGE DE SAINT LEIBOWITZ (Folio Science-  
Fiction n° 455)

HUMANITÉ PROVISoire



# Un cantique pour Leibowitz Walter M. Miller Jr.

Cette édition électronique du livre  
*Un cantique pour Leibowitz* de Walter M. Miller Jr.  
a été réalisée le 17 juin 2013  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070449309 - Numéro d'édition : 245890).  
Code Sodis : N53571 - ISBN : 9782072477072  
Numéro d'édition : 245892.